

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Dieu merci, voici le Printemps ; son heure est venue, nous l'avons tous entendue sonner, et alors même que le ciel se montrerait encore inclément par instants, on ne s'en effarouche pas trop, car le temps des rigueurs est passé. L'hiver est bien fini, à nous les beaux jours !... Le carême aussi a pris fin, et avec lui ses austérités à plusieurs degrés, que personne ne regrette ; encore est-il vrai que, pour parler franchement, plus d'un de nos pénitents aurait pu dire comme Erasme : « J'ai l'âme catholique, mais mon estomac est luthérien ! »

Pâques, dont nous entendons déjà le gai carillon, amène avec lui tout une suite de plaisirs : cadeaux variés et œufs à surprise (qui ne surprennent plus personne), vacances pour les pensionnaires de toutes catégories, réceptions, fêtes de famille, voyages et villégiature. On profite, en effet, de la présence des enfants pour les emmener au loin, les changer d'air. A moins qu'ils ne demandent, comme un jeune garçon de nos amis, à « goûter les douceurs de la vie parisienne ! »

Pour la province, les vacances de Pâques servent de prétexte à un voyage à Paris. Les théâtres et les magasins en tirent un grand avantage et ne désespèrent pas : aussi se mettent-ils en grands frais. L'Opéra sera, cette année, un puissant attrait de plus et un motif suffisant, à lui seul, pour qu'on fasse le voyage.

Depuis le 15 mars, toutes les maisons de nouveautés ont annoncé l'exposition des étoffes nouvelles ; nous en avons visité, pour notre compte, un certain nombre et nous en avons tiré cette conclusion que jamais, en aucun temps, on n'en a vu une plus grande variété. Les villes de Lyon, Rouen, Roubaix, etc., se sont vraiment distinguées cette année, non-seulement par le bon goût, la parfaite fabrication et l'heureuse disposition de leurs tissus façonnés, mais aussi par la fraîcheur et la délicatesse des nuances. Nous pouvons ajouter qu'il y a une baisse

sensible dans les prix et que certains tissus sont d'un bon marché surprenant. Que dire, par exemple, d'une délicieuse cotonnade à 25 cent., teint garanti, car nous-même l'avons expérimenté en la faisant laver !

La faveur paraît se porter encore sur les genres *limousine* et *madras*, pour les étoffes de soie, de laine, de fil ou de coton, avec la « consonnance » en uni pour former des camaïeux.

On fait, en ce genre, des costumes d'une grande originalité. Un entre autres : Jupe à traîne en taffetas uni, couleur prune de Monsieur, montée à pli Bulgare. Le milieu de celui-ci est garni d'une cascade de nœuds en madras de laine extrêmement fine, à fond prune avec carreaux jaunes à filets noirs et blancs. Tunique princesse en madras, lacée derrière où le milieu du dos forme une basque postillon ; le devant constitue un long tablier drapé, fixé derrière contre les trois premiers nœuds. Une frange nouée, de couleurs assorties, entoure le bas. Manches en taffetas coulissé très finement, terminées en cornet, avec une draperie en madras nouée sur le dessus. Le costume se complète d'un vêtement additionnel en madras, qui affecte le genre paletot demi-ajusté, court derrière, long devant, et sans manches ; il est ouvert en châle et porte un col rabattu fermé devant sous un chou de taffetas prune. A partir de là, les bords du vêtement forment un écart, découvrant ainsi le devant de la tunique. Un double liséré

de taffetas prune orne tous les bords. Des poches lisérées de même garnissent le haut du vêtement et le côté de la tunique, avec des choux assortis.

Un détail à noter, qui a son importance, c'est que la poche est tenue en grande considération par la mode actuelle ; elle est devenue un des accessoires élégants de nos toilettes les plus habillées. On en fait de charmants modèles : aumônières moyen-âge, poches « à la bonne femme », etc. Les unes sont coulissées à plu-



P. N° 254. — CHAPEAU Théo.

Modèle de M<sup>me</sup> Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

sieurs rangs de cordons, puis garnies de nœuds ; les autres sont rayées de jais, couvertes de broderie ou entourées de ruches de dentelle.

Nous avons parlé dernièrement de nouveaux petits châles en cachemire très fin, à rayures algériennes de teintes effacées, qui seront d'un usage fort agréable comme vêtement additionnel et portées en écharpe. On nous a, ces jours passés, montré une façon nouvelle et fort originale de les employer ; elle consiste à s'en servir pour former un costume : la moitié d'un châle plié en pointe forme le tablier noué derrière ; avec l'autre moitié, on fait la cuirasse en disposant les rayures de la même façon qu'au tablier ; les manches du corsage sont en faille semblable au jupon, cela va sans dire. Ajoutez un châle exactement pareil, posé en écharpe, et vous aurez la plus ravissante toilette qu'on puisse désirer, d'un goût tout particulier et de bonne compagnie. Ces châles indiens ont de longues et belles franges nouées, assorties aux couleurs, et qui naturellement restent disposées au bas du tablier.

Cette manière de draper un châle en tunique nous paraît si ingénieuse, et d'un usage si réellement pratique, que nous n'hésitons pas à penser qu'elle peut être appliquée largement dans plu-

sieurs acceptations. Les châles de barège uni rempliront, ce nous semble, le même office ; le résultat sera peut-être moins élégant, mais par cela même conviendra à plus de personnes.

Nous ne pouvons encore porter un jugement définitif sur les confections nouvelles, vêtements supplémentaires de demi-saison. On parle beaucoup de mantilles, d'écharpes, de mantelets, dolmans, paletots, etc. ; on nous en a même montré un certain nombre, mais rien, jusqu'à présent, ne nous a paru tout à fait digne d'être signalé. Un seul modèle nous plaît absolument ; sa forme remonte à la saison dernière, son aspect est sobre et sérieux. C'est le genre « tailleur », disent les couturières, voulant désigner par là un travail très achevé, net, aux coutures applaties par le fer. — La coupe de ce vêtement consiste en un dos cintré et demi-ajusté, sans pinces devant, par conséquent vague. Ouvert en châle dans le haut, il porte un col rabattu, avec nœud ou chou de ruban, qui va en s'écartant de façon à découvrir le bas du corsage de la robe.

Ce joli modèle, d'un goût très parisien, est principalement exécuté en drap gris, avec un passepoil en faille noire et boutons de fantaisie.

Mary D'AUBERVILLE.

## DÉTAILS DE MODES

1. Chapeau *Montagnard*, en paille gris clair. Passe relevée d'un côté



1. Chapeau *Montagnard*.

fond bombé et rond. Garniture de ruban bleu électrique formant un groupe de coques avec une rose au milieu, et qui sert de point de départ à une plume amazone grise comme la paille.

2. Bonnet du matin en nansouk. Large fond uni formant traine de bavet ornée de broderie anglaise. Une bande en broderie semblable, légèrement plissée, forme le bord du bonnet. Un ruban violet de deux tons, placé autour du fond, constitue ensuite un large nœud catacois à boucles et pans flottants sur la traine derrière.



2. Bonnet du matin.

3. Élégant bonnet de dame âgée, en tulle et dentelle. Fond large adapté à la passe, avec une jolie dentelle au bord de celle-ci. Un ruban en damas Renaissance recouvre la passe. Barbes en tulle et dentelle placées de chaque côté du bonnet : l'une de ces barbes est fixée par des nœuds de ruban et un coquillé de dentelle, l'autre par des fleurs et une dentelle.

4. Camisole en percale, à plastron carré dans le haut et garni de plis creux aplatis. Double col rabattu et à longues pointes. Large pli creux sur le dessus de la manche et volant plissé dans le bas.



3. Bonnet de dame âgée.

3. Camisole élégante, garnie dans le haut, devant et derrière, d'un couléssé formant plastron, qu'entoure une bande de broderie anglaise; celle-ci



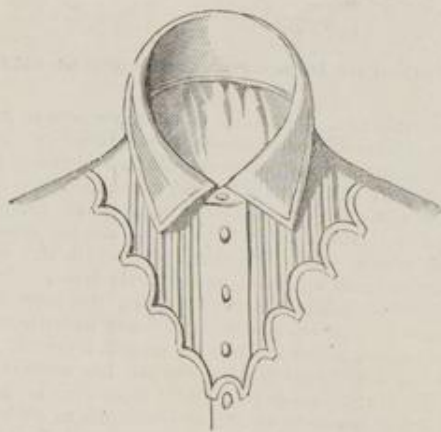
4. Camisole.

mine par un poignet plat boutonné dessus et garni d'une bande de broderie anglaise assortie aux autres.



5. Camisole élégante.

6. Col Paysan en toile batiste, roulé sur lui-même et rabattu. Ce col, à corps de fichu, peut servir pour robe ouverte; il est, en effet, garni d'un

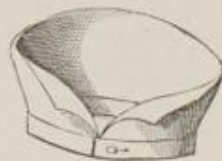


6. Col Paysan.

plastron fait de petits plis cousus, avec un large ourlet et trois boutons. Un feston à dents arrondies encadre ce plastron.



7. Col rabattu.



8. Col montant.

7. Col rabattu en toile plissée à plis « feuillets » cousus, adaptés à un poignet.

8. Col très-montant derrière, en toile batiste, à coins rabattus.

es de barige un remède  
résultat sera peut-être  
andra à plus de personnes  
porter un jupon blanc  
nents supplémentaires de  
tilles, d'écharpes, de mou  
us en a même montré un  
ésent, ne nous a paru trop  
dele nous plaît abonne  
aire, son aspect est vici  
divent les coutures et  
acheté, net, aux mou  
vement comestible  
s devant, par conséquent  
orte un col rabattu, avec  
tant de façon à donner  
gout très parisien, et par  
e un passepoil en satin  
Mary l'Amour  
L'usage de la batiste  
glaise. Une bande en satin et  
ord du bouton. Un ruban  
ne ensuite un large ourlet  
arrière.

2. Bonnet de dame  
dame âgée, en toile et dentelle  
de dentelle au bord de celui-ci  
passer. Bouton en toile et  
l'une de ses laces en toile et  
dentelle. L'autre part de la face

remonte ensuite, pied contre pied, sur le bord du milieu de la camisole, pour aller se perdre sous le col à coins brodés et rabattus. La manche est cerclée au milieu par un entre-deux en broderie anglaise; le bas se ter-

## Description des gravures dans le texte.

P. N° 254.

CHAPEAU *Théo*. — Un pouff en gaze noire ruchée et bouillonnée, avec de longues bouclettes de ruban tombant derrière, couvert d'épis noirs et garni de roses sur le sommet ainsi que sur le côté.

G. N° 504.

TOILETTE D'INTÉRIEUR HABILÉE. — Robe en faille gris perle. — Jupe tout unie jusqu'au lé de derrière qui forme traîne. Cette traîne est en gaze-canevas noire à petites rayures, et forme trois bouillonnés en long, séparés par des cascades de faille noire. — Tablier indépendant, composé de biais de faille noire et de grosses ruches chicorée en dentelle. Les biais passent alternativement en dessus et en dessous des ruchés, et s'attachent par un point aux basques du corsage. Nœud de faille sous lequel se perdent les ruches de dentelle. — Corsage cuirasse avec biais noirs disposés autour du cou. Sur la manche, trois biais posés en long vont en diminuant vers la saignée. — Ruche de dentelle autour du cou.

G. N° 505.

TOILETTE DE RÉCEPTION, vue de dos. — 1. Robe de faille noire. — Jupon à traîne, garni au milieu derrière d'une cascade de boucles en ruban de faille noire, autour de laquelle rayonnent des bandes coulissées. Ces bandes, entourées de lisérés, sont cousues au jupon; elles partent toutes du milieu, à distances égales les unes des autres, et vont se terminer, sur les côtés et dans le bas, sous une bande coulissée qui entoure toute cette partie du jupon, avec un volant froncé formant la traîne proprement dite. — Le dos du corsage cuirasse montre une basque toute fendillée, et la manche bouillonnée qui est cerclée par quatre bracelets en faille.

2. Même toilette, vue de face. — Le devant du jupon forme lui-même le tablier; il est bouillonné en « vagues houleuses » et garni de magnifiques franges en soie et passementerie mélangées de jais à volonté. Ces franges sont placées en biais et l'une d'elles surmonte un volant monté à gros plis, qui termine le bas du jupon. Aumônière garnie de franges sur le côté dans le haut. — Corsage cuirasse fermé devant, d'une façon fort originale, par des pattes entre-croisées qui font partie du corsage et sont coupées aux bords mêmes. — Lingerie soignée en dentelle blanche.

## Description de la gravure coloriée n° 1211.

TOILETTE DE THÉÂTRE. — 1. Robe de taffetas mauve et gris perle. — Jupe à traîne, en taffetas mauve, terminée par une ruche gris perle. Le milieu des devants est garni d'un groupe de volants échiquetés, de bouillons et de ruches en taffetas gris, formant le rond et comme le bas d'un tablier; cet assemblage est réuni derrière sous deux longs pans échiquetés, noués négligemment, et qui retombent sur la traîne. — Seconde jupe en taffetas gris, garnie d'un double volant échiqueté, posé bord à bord et froncé au milieu, où il est fixé sous un biais; une dentelle blanche de Bruges termine le bord. Cette seconde jupe forme un tablier très court dans le haut, drapé et serré derrière, puis retombe de ce côté tout naturellement. — Corsage en taffetas mauve, à longues pointes arrondies devant, avec petites basques sur les hanches et deux pointes derrière. Les bords inférieurs sont ornés d'une double dentelle posée pied contre pied, avec un biais de taffetas gris dessus. Même ornement autour de l'ouverture en châle du corsage, et bouquet d'œillets variés pour la fermer. Manches en taffetas gris, garnies dans le bas d'un double plissé formant deux cornets, séparés par un biais. — Bouquet d'œillets dans les cheveux.

2. Robe de sicilienne noire. — Jupe unie et à longue traîne, doublée dans le bas d'une haute bande de faille jaune souci, dont on aperçoit les ondulations produites par le mouvement de la jupe. — Corsage à basques carrées et unies, ouvert en châle, avec ruche montante en pareil et belle guipure blanche formant colerette, réunies au bas sous un nœud en faille souci. Manches duchesse plates jusqu'au coude, où elles sont ornées de trois volants de dentelle blanche assortie à la colerette; des nœuds pareils au précédent sont placés sur le dessus. — Plume blanche posée en panache dans la coiffure avec des coques de faille souci.

## Description de la figurine coloriée L. n° 28.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE MARIÉE. — Robe princesse, en pékin de soie à rayures satinées pour le devant du corsage et le tablier, en sicilienne pour le reste

(c'est-à-dire les côtés, manches, dos et traîne). — Un biais en satin entoure le bord de la sicilienne et tout le bas, en même temps qu'une jolie dentelle, en application de Bruxelles, qui augmente de hauteur pour la traîne; cette garniture recouvre et dissimule la couture qui réunit le pékin de soie à la sicilienne, ce qui fait croire à une double robe. Les manches, en sicilienne, sont ornés d'un double cornet ouvert en haut et séparé au milieu par un ruban de satin formant un nœud. — Colerette et sous-manches en dentelle assortie. — Bouquet de fleurs d'orange sur le côté de la poitrine. — Couronne-diadème de fleurs d'orange et boutons. — Voile en tulle de Bruxelles, non plus posé à la Juive, mais fixé sous les fleurs.

## THÉORIE DU SOUPER

Une des parties les plus importantes de toute fête bien comprise, et cependant l'une généralement des moins réussies, est le souper. Dans l'un des bals costumés à sensation de ce mois-ci, le souper a été le revers, de l'avis général, d'une des plus brillantes nuits mondaines de l'hiver: le filet était trop cuit, le poisson pas assez et les sandwiches étaient desséchés. Il est pourtant assez facile pour un amphitryon de se tirer de ce point de sa réception: la question du souper se résout par des règles fixes dont on n'a qu'à ne se point départir.

Le souper peut affecter deux formes: ou bien il est dressé froid sur une table autour de laquelle aucun convive ne s'assied, et constitue alors ce qu'on appelle un *buffet*, ou bien il est servi assis et contient des pièces chaudes et froides. En Russie et dans quelques maisons de France et d'Angleterre, indépendamment du grand buffet, on dresse de petites tables destinées aux dames et aux personnages les plus marquants. Peu d'hommes y participent, et les convives qui s'y asseyent, sont toujours en nombre restreint; un service chaud, en outre des pièces froides, est présenté aux personnes assises à ces petites tables: il se compose d'un potage, d'un relevé, d'une entrée, d'un rôti et d'un légume.

C'est là une méthode excellente et dont la pratique ne saurait trop se propager.

L'exiguité des appartements amène les maîtres de maison à se contenter le plus souvent d'offrir un buffet à leurs invités. La table est droite ou en fer à cheval, toujours rapprochée du mur du fond afin de laisser plus d'espace aux convives et de rendre le service indépendant. Un buffet doit toujours être garni de grosses pièces ornementales exécutées en pastillage ou en *stéatoplastique* — graisse d'ornement. Le nombre nécessaire de ces pièces ne peut pas être déterminé; ce qu'on peut dire, c'est qu'elles doivent être d'autant plus abondantes que la table se trouve dépourvue et dégarnie de ses ornements obligés, c'est-à-dire de candelabres et autres pièces d'argenterie ou de corbeilles de fleurs et de fruits naturels.

Les pièces d'argenterie, les fruits, les fleurs, jouent un rôle important sur la table d'un buffet, de bal surtout les fleurs riantes et parfumées et groupées avec art.

Quel que soit le nombre des convives, la première condition d'un souper dressé sur buffet, c'est d'être abondant en toutes choses et varié dans sa composition. En dehors des pièces ornementales, les mets doivent être dressés avec élégance, mais aussi avec simplicité; il faut que les convives, obligés qu'ils sont de se servir eux-mêmes, ne rencontrent aucun obstacle qui les gêne ou les intimide. Les parties mangeables d'une pièce ornée doivent toujours être visiblement distinctes, de façon à ne provoquer aucune méprise.

Les mets pouvant être introduits dans un souper de bal sont nombreux; il convient cependant de n'admettre que les plus distingués, ceux qui, par leur nature et leurs qualités, se prêtent le mieux à être mangés froids. Les poissons, les viandes de boucherie, la volaille et le gibier sont admis, mais dans de certaines limites; les légumes ne doivent venir qu'à titre de garniture. Les truffes sont de rigueur.

Les truffes et le vin de Champagne constituent bien ce luxe recherché qui captive et entraîne. Il ne faut pas l'oublier.

Les pièces de pâtisserie, les petits-fours, les confiseries doivent figurer, est-il besoin de le dire, dans un buffet de bal. Dans quelques maisons, ce buffet est seulement un buffet de rafraîchissement, venant comme accessoire d'un souper assis.

Le souper assis, par petites tables, forme la combinaison la plus heureuse, celle qui permet de faire tenir le plus de monde dans l'espace le plus restreint. — En pareil cas, je conseillerai aux maîtresses de maison l'emploi d'un raffinement, hospitalier au-delà de toutes les Ecosses et de toutes les grâces possibles : c'est de distribuer aux personnes de haute considération reçues dans leur salon, à leurs amis, des cartes de présidence de tables. Les titulaires de ces cartes privilégiées reçoivent, par cette délégation, la faculté de traiter, pour ainsi dire, comme si elles étaient chez elles. A leur invitation, leurs amis se groupent à table, et cela fait autant de petites attablées particulières dans la salle à manger générale. Le souper gagne en entrain et en belle humeur à la réunion de convives ainsi choisis, et je recommanderai le procédé à toutes les maîtresses de maison soucieuses de l'agrément de leurs hôtes devant la fourchette.

BACHAUMONT.

### AIMÉE DESCLÉE

Rares sont les artistes qui laissent après eux un souvenir durable, et l'on peut même compter comme des exceptions ceux dont la gloire ne s'est pas éteinte avec eux.

Parmi les comédiennes de notre époque, Aimée Desclée avait su se faire une place à part; elle avait légitimement conquis l'estime et l'admiration du public : aussi l'inauguration du monument élevé à sa mémoire avait-elle attiré, la semaine dernière, — un an après sa mort, — une affluence nombreuse à l'église Saint-Laurent, puis au cimetière du Père-Lachaise. Là se trouvaient, entourés d'une foule d'auteurs et d'artistes, le directeur du Gymnase, M. Montigny, MM. Alexandre Dumas, Henri Meilhac, Ludovic Halévy, et M. Henri Mirault, ami et exécuteur testamentaire de la défunte, qui a prononcé sur sa tombe un discours ému.

Après lui, M. Landrol a lu une pièce de vers de M. Charles Joliet, qu'on nous saura certainement gré de reproduire :

Quand elle apparaissait, blanche sur le théâtre,  
Comme un enfant nerveux que sa mère idolâtre,  
Si pâle sous son farl,  
Et quelque chose au front comme un coup de folie,  
Les femmes murmuraient : « Elle n'est pas jolie,  
« Quel étrange regard ! »

On eût dit, à la voir, une âme en peine errante,  
Flottant dans la vapeur d'une atmosphère ardente,  
Un fantôme égaré  
Qui traverse la vie, et, la tête baissée,  
Semble poursuivre encore au fond de sa pensée  
Quelque rêvé ignoré.

On aimait cet enfant délicat et fébrile  
D'autant plus adoré qu'il était plus fragile,  
Triste fleur sans soleil !  
Et, comme un rayon d'or qui voltige et se joue,  
La fièvre colorait la pâleur de sa joue  
De son reflet merveilleux.

Sœur de la Malibran, c'était *Frou-Frou*, *Diane*,  
Le titre importait peu, duchesse ou courtisane,  
La charmeuse d'amour,  
Juliette ou Ninon, Elmire ou Célimène,  
Vestale, vierge folle, amazone, sirène  
Qui n'a chanté qu'un jour !

Parfois son oeil noyé, si doux et si limpide,  
S'allumait fulgurant comme un éclair livide  
Sur le fond du ciel noir ;  
Et, dans un pli caché de sa lèvres hautaine,  
Elle laissait percer la fierté souveraine  
D'un orgueilleux pouvoir.

Alors elle éclatait dans sa fureur divine,  
On voyait palpiter et frémir sa narine  
Sous un souffle mortel ;  
Car ces cris surhumains qui sortaient de sa bouche  
Consommaient tous les jours la prêtresse farouche,  
Debout sur son autel.

Dans les glaces du Nord, au soleil d'Italie,  
Elle traînait déjà cette mélancolie  
Qui minait son beau corps ;  
La mort qui la suivait du doigt lui fit un signe,  
Et Paris écouta le dernier chant du cygne  
Aux célestes accords.

On reverra peut-être une autre comédienne,  
O rivale, ta voix ne sera pas la sienne,  
Et si je dis tout bas,  
En voyant cette étoile à sa place acclamée :  
« Plus belle au firmament de l'art brillait Aimée ! »  
On ne comprendra pas.

Bronze ou marbre, œuvres d'art à périr condamnées,  
Le temps à vous user mettra bien des années ;  
Four éteindre un flambeau,  
Il sait qu'il ne lui faut qu'un seul battement d'ailes.  
Son œuvre est accomplie. Et que reste-t-il d'elle ?  
— Son nom sur un tombeau !

Ainsi que les parfums, les accords et la flamme,  
Puisque tout doit mourir, l'artiste avec la femme,  
Sans qu'il en reste rien,  
Rien, pas même un écho de ses deux lèvres closes :  
Poète, faisons-lui donc un lineol de roses,  
Au rythme éolien.

Son âme noble, esclave à son corps asservie,  
Disait vainement : « O mort, pâle sœur de la vie,  
Dont l'œil vide est sans pleurs,  
Délivre-moi, je souffre ! » Et maintenant, ô terre,  
Elle a si peu pesé sur toi, sois-lui légère  
Et couvre-la de fleurs !

Ces vers ont surtout un mérite qui nous dispense d'y rien ajouter : c'est de traduire fidèlement l'impression de ceux qui les ont entendus et de rester, pour ainsi dire, l'écho des sentiments de tous.

Robert HYENNE.

Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication d'une intéressante nouvelle de M. Charles Deslys, intitulée : *La Générale*. Nos lecteurs retrouveront dans ce récit toutes les qualités qui distinguent notre sympathique collaborateur, son style aimable et facile, sa spirituelle bonhomie, son émotion communicative.

Il en sera de cette nouvelle comme du dernier volume du même écrivain, — *La Maison du Bon Dieu*, — que vient de publier l'éditeur Sartorius. Ce roman, avec la nouvelle qui le suit et qui est intitulée : *Le Pardon*, est certainement un des ouvrages les plus attrayants et les mieux réussis de l'auteur : il ne peut donc manquer de retrouver, sous la forme du livre, le succès qu'il a déjà obtenu lorsque nous avons eu la bonne fortune de pouvoir l'offrir à nos lecteurs. Nous les engageons, du reste, à en faire l'épreuve en le relisant.

R. H.

PLANCHE G. N° 506. — DESCRIPTION, PAGE 148.



## TOILETTE DE RÉCEPTION

Modèle de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).



1211

*Jules Davio*

*A. Lamy imp. r. des Marais 68*

*Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris*

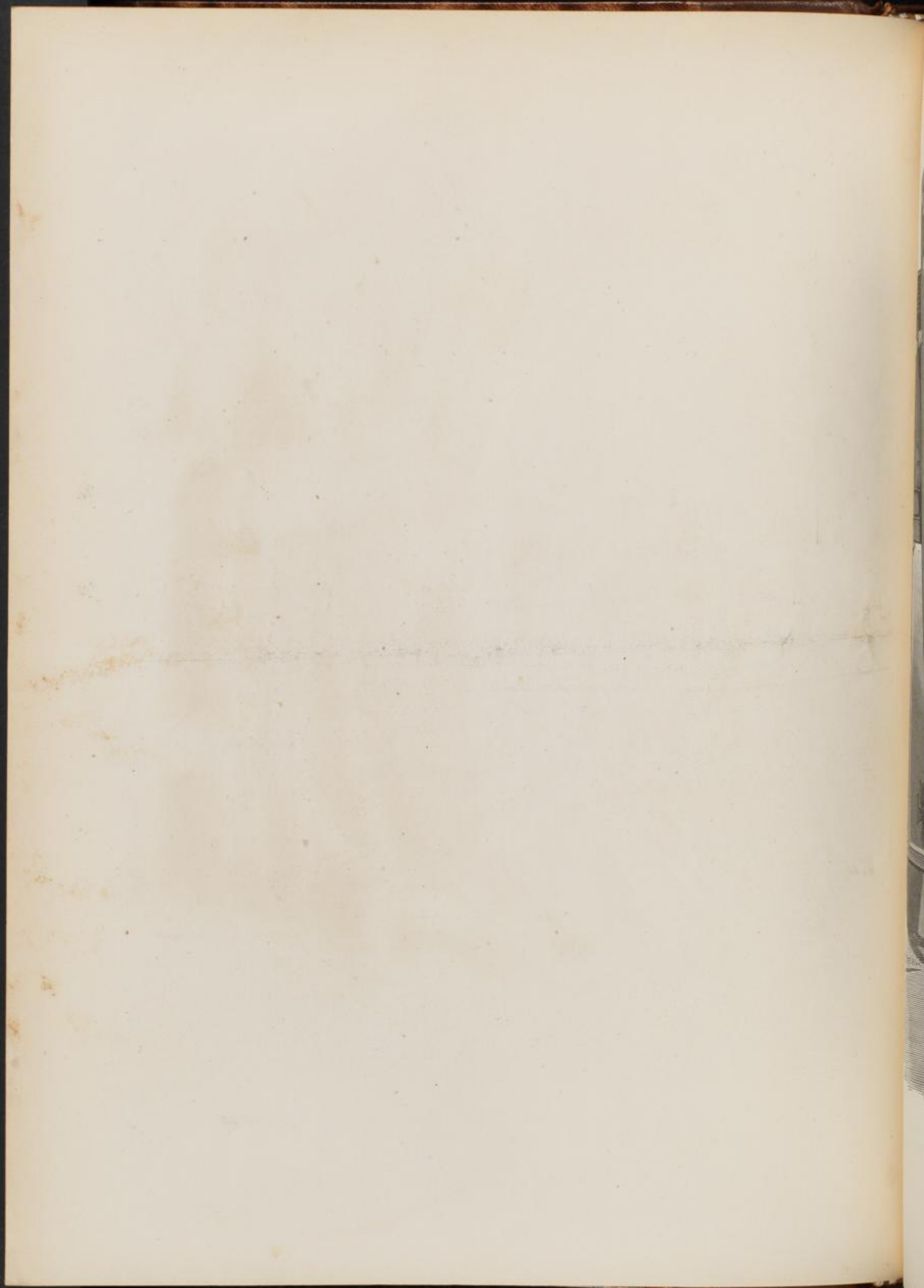
LE MONITEUR DE LA MODE

Saxis, Rue de Richelieu, 92.

*Coiffures de M<sup>lle</sup> M<sup>e</sup> Bataillon, s. r. Cléopâtre - Modes de M<sup>me</sup> Brantes & Hunt, s. r. Meyerbeer, 4.  
 Ceinture Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, s. r. Auber, 12 - Lait Antiphlogistique de Caudes & C<sup>ie</sup> B<sup>is</sup>, s. r. Louis, 26.  
 Parfumerie Oriza de Boyrand, rue S<sup>t</sup> Honoré, 207.*

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street, Covent Garden W.C.



TOTAL



PLANCHE G. N° 504. — DESCRIPTION, PAGE 148.



TOILETTE D'INTÉRIEUR HABILÉE

## L'ÉPREUVE DU FER CHAUD

(NOUVELLE. — FIN.)

Le duc de Normandie se tourna vers ses barons et les interrogea du regard. Mais pas un de ces orgueilleux gentilshommes ne répondit à cette muette invitation.

— Je vois que personne ne relèverait ton gage, reprit Guillaume en s'adressant au bourgeois. Le combat est impossible. Mais je connais un autre moyen de découvrir la vérité. On l'emploie fréquemment dans mon royaume d'Angleterre lorsqu'il se présente une cause mystérieuse. Je veux parler de l'épreuve par le feu ou par le fer chaud. Là, comme dans le duel, Dieu intervient pour éclairer la justice. Cet usage a été depuis longtemps abandonné dans mon duché de Normandie, mais ma volonté peut l'y faire revivre.

A ces mots, Guillaume ordonna au sergent d'épée de faire relever la femme du paysan.

— Femme, dit-il d'une voix sévère à Ulburga, affirmes-tu toujours que ce jeune homme est ton fils ?

— Oui, seigneur, répondit Ulburga.

— Te sens-tu le courage, pour appuyer ton dire, de subir l'épreuve du fer chaud ?

— Toutes les épreuves qu'il vous plaira, seigneur.

— Ecoute encore. Si ta main sort *pure* de l'épreuve, ton innocence sera proclamée et ton fils te sera rendu. Mais si ta main est jugée *impure*, si elle est profondément brûlée par le fer rouge, tu seras déclarée parjure et tu mourras.

— Je n'ai dit que la vérité, s'écria Ulburga. Ainsi m'aident Dieu et les saints !

A cet instant, la reine Mathilde se pencha vers Guillaume et lui parla à voix basse.

Quand elle eut fini de parler au roi, Guillaume prit l'avis de l'archevêque de Rouen et de Roger de Beaumont. Puis il prononça le jugement suivant :

« Nous, Guillaume, roi d'Angleterre et duc de Normandie, ordonnons qu'Ulburga subira l'épreuve du fer chaud au prieuré de Saint-Vigor, près Bayeux, en présence de Romuald, l'un de nos chapelains ici présent, assisté de Guillaume, archidiacre, de Goselin, archidiacre, de Robert-de-l'Isle et d'Albereda, son épouse, d'Ebremer, habitant de Bayeux, et des autres personnages les plus notables de la ville. »

Alors le duc Guillaume se leva et descendit, avec la reine, les degrés du tribunal. Ils furent suivis par les barons et les dames d'honneur.

Au moment où sire Ranulphe allait sortir de la salle d'armes, un prêtre se détacha du cortège et vint à la rencontre de l'attourné. Sire Ranulphe reconnut Romuald, le chapelain de Guillaume.

Après avoir fait allusion au mariage projeté avec son neveu, le prêtre parla du procès des paysans.

— L'affaire va à merveille, dit-il à l'attourné. Seulement la question de droit m'embarrasse. Il me semble que, dans le cas où la substitution d'enfant serait prouvée, les biens d'Étienne devraient retourner à Lambard, son beau-frère.

— Soyez sans crainte sur ce point, dit l'attourné d'un air fin. Ce qui m'embarrasse beaucoup plus, c'est le succès de l'*ordalie*, car rien ne me prouve que la réclamation d'Ulburga soit juste. L'épreuve du fer chaud pourrait bien lui donner tort.

— Ayez plus de confiance que cela dans l'intervention divine, répondit Romuald d'un air grave. Tout se passera dans l'ordre. N'est-ce pas moi qui présiderai l'épreuve ?

## IV

Quelques jours après le jugement, Romuald se rendit à Bayeux.

A peine arrivé dans cette ville, il se fit amener, au prieuré de Saint-Vigor, la femme du paysan.

Le prieuré occupait alors un bien plus grand espace que les constructions plus modernes qui se sont élevées depuis sur ses ruines. Entouré de murs crénelés, et protégé par un donjon, il avait plutôt l'aspect d'une forteresse que d'un monastère.

Quand elle entendit refermer derrière elle la lourde porte de chêne, quand elle passa sous les voûtes obscures du cloître, Ulburga éprouva un serrement de cœur. Il lui sembla qu'on l'avait jetée toute vivante dans un sépulchre. Le moine qui l'accompagnait n'était pas fait pour la rassurer. Son air sombre, sa barbe noire et touffue, le trousseau de clefs qu'il secouait en marchant, tout en lui respirait le géôlier.

Cependant la pauvre femme retrouva quelque assurance lorsqu'on l'eut introduite dans le cabinet de travail de Romuald. Celui-là n'avait point la mine farouche. Son menton était soigneusement rasé, sa bouche savait sourire, et ses yeux, pleins de feu, indiquaient plus de ruse que de méchanceté.

En voyant entrer Ulburga, le chapelain de Guillaume se composa le visage, et sa physionomie devint presque sévère.

— C'est moi, lui dit-il, que le duc Guillaume a bien voulu charger de présider à l'épreuve que vous devez subir dans l'église du prieuré.

La femme du paysan frissonna. Elle eut peur ; elle ressentit quelque chose de semblable à l'impression de terreur qui fait trembler le patient à l'approche du bourreau.

— Ah ! mon père, dit-elle, en tombant à genoux devant le prêtre, ayez pitié de moi !... Ma vie est entre vos mains !

— Non, interrompit sentencieusement l'abbé, mais entre les mains de Dieu... Malheur à vous, si vous l'invoquez en vain ! Vous ne sortirez de ce pieux asile que pour monter sur le bûcher... Réfléchissez donc. Il en est temps encore. Si l'enfant que vous avez réclamé n'est pas à vous, si vous avez méchamment accusé sire Lambard, hâtez-vous de faire l'aveu de votre faute, et vous ne subirez que la peine des calomnieux.

— Cet enfant est mon fils, reprit Ulburga. Je n'ai dit que la vérité.

— Ainsi, vous êtes toujours décidée à tenter l'épreuve du fer chaud ?

— Plus que jamais.

— C'est bien. Je vais vous faire conduire dans l'oratoire qu'on vous a préparé. Trois jours de jeûne et de prières ne seront pas de trop pour appeler sur vous les bénédictions du ciel.

— Quoi ! mon père, s'écria Ulburga, dans un pareil moment vous allez me séparer de la seule personne que j'aime ! Vous ne me laisserez pas retourner auprès de mon mari, de mon pauvre Jean ! Il me croira morte !

— Je n'y peux rien. La règle est formelle. Il faut que, pendant les trois jours qui précèdent l'épreuve, le patient soit soumis à la réclusion la plus sévère. S'il n'était surveillé, il serait à craindre qu'au lieu d'implorer la protection du ciel, il ne demandât un appui à l'ange des ténèbres. L'église n'a eu que trop souvent à combattre les maléfices et les embûches du démon.

— Ah ! mon père, je ne suis qu'une pauvre ignorante...

— Assez ! dit Romuald d'un ton sec. Vous êtes toujours décidée à subir l'épreuve ?

— Toujours.

— Bien.

Romuald appela ; le moine qui avait amené Ulburga ouvrit la porte.

— Conduisez cette femme dans l'oratoire qu'on lui a préparé, dit le chapelain de Guillaume.

Et, sans ajouter un mot, il continua la lecture qu'il avait interrompue à l'arrivée d'Ulburga.

Trois jours après cette entrevue, les personnes désignées par le duc pour être témoins de l'épreuve, et la foule des curieux,

accourus de tous les côtés pour assister à cette étrange cérémonie, remplissaient l'église du prieuré.

Comme aux plus grandes fêtes de l'année, tous les moines de la communauté occupaient les stalles du chœur.

Au milieu de l'église, entre la nef et le chœur, un grand espace restait vide. Là était le réchaud rempli de charbon et le prie-dieu sur lequel devait s'agenouiller le patient. Les témoins étaient assis, le dos tourné à la muraille, de manière à ne rien perdre de toutes les circonstances de l'épreuve.

Tout à coup, au milieu de ce silence lugubre d'une foule qui attend une exécution, les cloches du prieuré sonnèrent. Tandis que Romuald, revêtu de ses habits sacerdotaux, arrivait au pied de l'autel, Ulburga paraissait à l'entrée de l'église; elle était pâle, mais elle traversa la nef d'un pas ferme. Elle regardait fixement devant elle, comme si elle eût craint de manquer de résolution en découvrant dans l'assistance le seul être qui ne fût venu là que pour souffrir. Quand on lui eut indiqué sa place, elle tomba à genoux sur le prie-dieu et, la tête dans les mains, elle pria avec tant de ferveur qu'elle ne vit plus rien de ce qui se passait autour d'elle.

La cérémonie était cependant commencée. Romuald venait de s'approcher du réchaud. Il bénit le charbon; puis il y mit le feu avec un cierge.

Il y eut un moment d'émotion dans la foule. Ulburga ne tressaillit pas; elle continuait de prier. Mais, à cet instant, tous les moines à la fois entonnèrent de leurs voix puissantes l'hymne des trois enfants dans la fournaise; c'était un chant large et puissant. Il s'échappait de mâles poitrines et redescendait des voûtes en harmonie plaintive; ce fut saisissant. Ulburga releva la tête comme pour regarder le ciel; elle aperçut la flamme bleue du brasier qui s'allumait. Sans Romuald, qui la rassura à voix basse, elle aurait poussé un cri.

Alors le prêtre lui présenta l'eau bénite et lui en fit boire. Il lui donna aussi à baiser le livre de l'évangile et fit sur elle le signe de la croix.

Le chapelain de Guillaume répéta le même cérémonial auprès de chacun des témoins; puis il prit la barre de fer et l'enfonça dans le brasier.

La messe commença. Pendant le sacrifice, les moines et les fidèles chantèrent des antiennes et des psaumes.

Lorsque Romuald eut achevé de réciter l'oraison de la post-communion, il descendit les degrés de l'autel et revint auprès d'Ulburga.

Il lui ordonna de se lever et de marcher, de manière à mesurer neuf fois la longueur de ses pieds. C'était l'espace qu'elle devait parcourir en tenant le fer rouge à la main. Cette distance fut indiquée par deux traits noirs tracés sur les dalles.

Le brasier jetait sur cette partie de l'église des reflets sinistres.

Au milieu du silence général, on entendait de temps en temps des sanglots mal contenus: c'était le paysan qui pleurait dans l'ombre.

Ulburga était moins troublée que son vieux compagnon de misère. Elle savait qu'elle avait dit la vérité, et elle avait confiance dans la miséricorde de Dieu.

Après avoir béni le réchaud une dernière fois, le prêtre s'agenouilla sur la pierre, leva les mains au ciel et s'écria d'une voix émue:

— *Nous vous supplions et vous conjurons, maître très-clément, que l'innocent qui portera ce fer brûlant n'en reçoive aucune blessure par vous, sauveur et rédempteur du monde, qui devez venir juger les vivants et les morts.*

Ulburga fut ramenée auprès du brasier. C'était là le point de départ. Le prêtre fit présenter à la paysanne un vase en or rempli d'eau bénite.

— Plongez vos mains dans cette eau, dit Romuald; elle a la vertu de combattre les maléfices du démon. Personne, après cette

épreuve, ne doutera de votre innocence sans s'exposer à douter de la puissance de Dieu.

Ulburga obéit sans hésiter. En plongeant les mains dans cette eau, elle était loin de penser que cette dernière formalité devait la sauver.

Une seule personne dans l'assemblée le comprit: c'était l'attourné Ranulphe dont l'œil observateur avait saisi la signification du sourire qui éclaira, à ce moment, la physionomie grave de Romuald.

Lorsque Ulburga eut trempé ses mains dans l'eau bénite, un diacre retira du feu le fer incandescent et le lui présenta.

La pauvre femme le saisit résolument.

Ce fut dans la foule un vrai moment d'angoisse.

Le fer rouge crépita sous la pression de la main, et un nuage de vapeur blanche se fit jour à travers les doigts d'Ulburga... On la crut perdue. Et cependant elle ne poussa pas un cri et parcourut d'un pas rapide, mais ferme, la distance fixée. Arrivée au but, elle laissa tomber la barre de fer qui lança des étincelles en frappant la pierre.

On s'empressa autour d'Ulburga. En présence des témoins, le prêtre lui enferma la main dans un linge et scella l'enveloppe.

Quelques instants après, Ulburga était libre. Quand elle sortit des bras du vieux paysan, qui ne pouvait s'empêcher de pleurer, elle le consola d'un seul mot:

— L'enfant reviendra à la maison; lui dit-elle.

En effet, trois jours après l'épreuve, l'enveloppe qui entourait la main d'Ulburga fut solennellement enlevée en présence des témoins.

Il n'y avait pas de plaie. A peine découvrit-on une simple trace de brûlure. La main fut déclarée pure et l'innocence d'Ulburga proclamée.

Cette nouvelle, immédiatement répandue, fit beaucoup de bruit dans la ville de Bayeux. Bien des gens se réjouissaient de l'issue de l'épreuve, moins par sympathie pour les pauvres paysans, qui devaient en profiter, que par un secret sentiment d'envie contre le riche bourgeois dont la fortune allait subir une si rude atteinte.

L'attourné Ranulphe était ravi. Mais il n'attendait pas sans inquiétude l'arrêt que devait rendre le duc Guillaume, après la lecture du rapport que lui avait adressé son chapelain Romuald.

Le moins malheureux de tous était sans contredit celui-là même que l'opinion publique croyait le plus durement frappé. Le neveu de sire Lambard lui avait déclaré, dans un moment d'effusion, qu'il le considérerait toujours comme son père et que, s'il devait soutenir sa nouvelle famille, il ne se voyait obligé par aucune loi à la suivre et à lui donner son affection.

Quelque temps après, cet étrange procès eut son dénouement dans la maison de l'attourné Ranulphe, qui lut aux parties l'arrêt du duc Guillaume.

Le duc ordonnait que l'enfant serait remis à sa mère, en faveur de laquelle le *jugement de Dieu* s'était déclaré.

En entendant cela, Ulburga poussa un cri de joie et voulut se lever.

— Attendez, lui dit l'attourné d'un ton railleur et en l'obligeant à se rasseoir.

Et il continua la lecture de l'acte.

— Le duc Guillaume, ajouta-t-il en souriant, prononce à son profit personnel la confiscation des domaines d'Etienne, sur le fondement qu'ils ne peuvent point appartenir à un enfant qui ne les a recueillis que parce qu'Etienne l'avait cru son fils, tandis que le jugement de Dieu a fait reconnaître qu'il est d'une famille étrangère.

— Alors, que nous reste-t-il? s'écria Ulburga.

Le fils de la paysanne s'approcha d'Ulburga et, lui prenant les mains:

— Il vous reste, lui dit-il avec émotion, un fils qui connaît ses

devoirs. Je n'ai plus rien. J'apprendrai à travailler comme vous, et, comme vous êtes vieux, je gagnerai votre pain et celui de mon père.

Le jeune homme parlait avec conviction. On l'admirait. L'atourné Ranulphe seul riait en lui-même, en songeant qu'il avait joué tout le monde.

A ce moment, le riche bourgeois intervint.

— J'ai une proposition à vous faire, dit-il aux deux paysans. Je me suis habitué depuis longtemps à considérer votre fils comme le mien. Mon affection, mon dévouement, ma fortune, tout lui appartient. Qu'il ne soit rien changé au passé. Vous viendrez habiter avec nous, et ma famille sera seulement augmentée.

— Ah! dit le paysan, vous êtes bien bon, sire Lambaré; mais je ne pourrai jamais m'habituer à la ville.

— Eh bien! reprit Ulburga, nous viendrons voir notre fils les jours de marché.

La chose fut convenue, et il n'est pas besoin d'ajouter qu'à partir de ce jour les deux paysans ne manquèrent plus de rien.

Peu de temps après, Ulburga, en revenant de la ville, rapporta une grande nouvelle à son mari.

— Le croisais-tu, lui dit-elle d'un ton indigné, ces biens d'Etienne, qui devaient appartenir à notre fils et que le duc de Normandie a confisqués à son profit, ces biens-là, il vient de les donner à la reine Mathilde, et la reine Mathilde en a disposé en faveur de Romuald; et l'atourné Ranulphe, qui avait dirigé toute l'affaire, a marié sa fille au neveu du chapelain de Guillaume! C'est donc pour enrichir ce monde-là que j'ai subi l'horrible épreuve du fer chaud! N'est-ce pas abominable! N'est-ce pas révoltant!

— Ne crie pas si haut, dit le vieux paysan qui ne manquait pas de bon sens, cela pourrait nous porter malheur. Les pauvres gens comme nous, vois-tu, c'est comme nos moutons, qui doivent se trouver trop heureux quand on ne fait que leur tondre la laine sur le dos.

GASTON LAVALLEY.

## LE NID D'HIRONDELLES

(SIMPLE RÉCIT.)

### I

Meuvy! Qui connaît ce petit coin ignoré, perdu au milieu de la France industrielle, vivante? Vraiment, il faut y être né, y avoir aimé, pour se permettre d'en parler.

Pourtant, ne vous en déplaise, il y a à Meuvy, comme partout, du soleil et des arbres verts au printemps et même une rivière pendant toute l'année; seulement, l'été, après quinze jours sans pluie, on pourrait la dessécher avec une éponge. Les habitants ne veulent pas se distinguer autrement que par leur ressemblance avec tous ceux des autres pays du monde. Il y en a de laids, beaucoup; d'agréables, peu; de charmants... je n'ose donner mon avis.

Quand j'étais enfant, il y a de cela plus de vingt ans, je m'arrêtai souvent, avant d'entrer à l'école, devant la belle maison de M. Blériot. Là, pendant un quart d'heure, quelquefois plus longtemps, debout ou assis sur une grosse pierre blanche, je prenais un plaisir infini à voir les hirondelles occupées à construire leurs petites maisons de terre contre un chevron, tout en haut, sous la gouttière, ou dans les angles supérieurs des lucarnes des greniers. Je les voyais descendre dans la rue, emplir de terre humide leurs petits gosiers et revenir bien vite à leur maçonnerie. On est très serviable dans ce petit monde des oiseaux, et bien souvent les hirondelles qui avaient achevé leur maisonnette venaient donner un coup de bec au nid des voisins. J'ai

vu aussi, plus d'une fois, des moineaux audacieux s'emparer d'une habitation à peine achevée. Alors, il y avait guerre. L'usurpateur avait beau battre des ailes, rouler ses yeux hardis et ouvrir son gros bec noir, les hirondelles parvenaient toujours à le chasser du domaine envahi.

Ces petits combats entre moineaux et hirondelles ne me servaient pas d'enseignement; j'étais encore trop peu civilisé pour pouvoir établir une comparaison entre les hommes et les oiseaux; mais je possédais déjà le sentiment de la justice, et quand je voyais les moineaux vaineux, forcés de battre en retraite, je trouvais que c'était bien.

Elle était vraiment belle, la maison de M. Blériot. Je ne dirai qu'un mot du jardin; il était très grand, planté de beaux arbres et entouré de murs. On entraînait dans la maison par un superbe perron de pierre qui avait huit marches; au-dessus du rez-de-chaussée, il y avait un premier étage avec de grandes fenêtres, et plus haut des greniers avec des fenêtres aussi. Je trouvais cela magnifique.

M. Blériot passait pour être deux fois millionnaire; mais j'ai découvert plus tard que les gens de mon pays ne savent plus compter au-dessus de deux cent mille francs.

Dans tous les cas, ce n'était point la générosité de M. Blériot ni le bien qu'il faisait autour de lui qui pouvaient justifier le chiffre de sa fortune; c'était l'homme le plus dur, le plus insensible et le plus avare qu'il y eût au monde.

Bourgeois de fraîche date, sans parchemins, ni quartiers, il l'était tout comme un autre; et la preuve, c'est qu'il mettait des souliers, portait des habits de drap, et qu'aux jours de la moisson il se promenait dans les champs les mains derrière le dos.

Il avait eu un grand bonheur en entrant dans la vie: celui de naître d'un père ayant quatre frères tous résolus à mourir célibataires. Cinq hommes, dix bras avaient travaillé, s'étaient usés pour lui amasser une fortune et faire sortir un bourgeois d'une souche de paysans.

M. Blériot avait un fils unique; il était au lycée et promettait de faire un bachelier. M. Blériot attendait avec impatience ce grand jour où un diplôme de l'Université entourerait son nom d'un nouvel éclat.

Mme Blériot était une petite femme grosse et grasse, sentimentale sans raison, sans méchanceté, incapable de manifester la moindre volonté tout à fait insignifiante.

Elle s'accordait d'autant mieux avec son mari, que celui-ci ne lui adressait pas la parole deux fois dans une semaine. Elle se consolait de l'indifférence de son souverain en élevant des lapins, en faisant couver des dindons et des pintades.

### II

Un jour, M. Blériot eut l'idée de faire blanchir la façade de sa maison, et, tout de suite, il fit venir les maçons.

— Vous jetterez bas tout cela, dit-il.

Il indiquait les nids d'hirondelles.

— Je finirai peut-être, ajouta-t-il, par me débarrasser de ces vilaines bêtes.

On était heureusement à la fin d'août; les dernières convées avaient pris leur volée, les nids étaient déserts. Les hirondelles qui revenaient encore au nid le soir dormirent, comme le plus grand nombre, sur les branches du noyer voisin.

En sortant de l'école, le tantôt, je vis les badigeonneurs sur de longues échelles, et au bas de la muraille les débris de la villa des hirondelles. Le vent emportait les plumes et le duvet des nids et les dispersait au loin. De grosses larmes me vinrent aux yeux. Ces petites cabanes de terre étaient une de mes joies; on venait de me l'enlever... Mais dans l'air, volant très haut, je vis une multitude d'hirondelles; elles paraissaient si heureuses d'être toutes ensemble, que je me sentis consolé.

Toutefois, pendant plusieurs jours, je gardai un secret ressentiment contre M. Blériot.

L'année suivante, les hirondelles reparurent à la même époque. En ne retrouvant plus les nids, bâtis avec tant de soins et de peine les années précédentes sur la maison de M. Blériot, elles ne furent pas contentes, et je m'aperçus qu'elles en construisaient d'autres près des granges des chaumières plus hospitalières que la belle maison bourgeoise.

Cependant, un matin, sous le toit de M. Blériot, je vis deux hirondelles occupées à bâtir. Je les trouvai bien hardies, celles-là. Probablement, elles ne savaient rien. Peut-être venaient-elles à Neuvy pour la première fois. Enfin, elles étaient fort imprudentes, et j'aurais voulu pouvoir leur dire :

« Prenez garde, vous feriez mieux d'aller placer votre nid ailleurs. »

M. Blériot, qui avait pourtant de bons yeux, ne les vit point travailler ; c'est plus tard qu'il découvrit le nid, lorsque les petits se dénoncèrent en piaillant : tuit, tuit, tuit... Cela le mit dans une grande colère. Alors il alla sous son hangar et y prit une longue perche.

— Que vas-tu faire ? lui demanda sa femme.

— Tu le verras tout à l'heure.

Mme Blériot avait deviné. Elle se mit à trembler, car elle croyait à l'influence des hirondelles dans la prospérité et l'influence des familles.

— Oh ! je t'en supplie, dit-elle, ne touche pas au nid d'hirondelles !

En ce moment, une bonne vieille femme du pays passait devant la maison.

— La dame a raison, monsieur Blériot, lui dit-elle, c'est une méchante chose que vous allez faire et vous ne tarderez pas à vous en repentir.

M. Blériot se tourna vers la femme et répliqua avec aigreur :

— Passe ton chemin, vieille folle, et fais-moi grâce de ton radotage et de tes sots discours.

— Monsieur Blériot, prenez garde, les hirondelles portent bonheur.

— Sornettes que tout cela, fit-il en ricanant, le nid va descendre.

— Mon ami, s'écria Mme Blériot, tu vas attirer le malheur sur nous !

Il haussa les épaules.

— Mais ils ne t'ont fait aucun mal, ces pauvres petits oiseaux qui chantent si gaiement.

— Je n'aime pas que l'oiseau chante, fit-il durement, cela m'empêche de dormir.

Et avec sa perche il donna un coup si violent dans le nid d'hirondelles, qu'il le brisa en morceaux et tua les cinq petits et aussi la mère, qui était en ce moment avec sa chère couvée.

En voyant les six cadavres au bas du perron, Mme Blériot poussa un cri de douleur et s'en alla pleurer dans un coin de la maison.

Lui se disait :

— J'ai bien fait, et s'il en revient d'autres, elles auront le sort de celles-ci.

### III

Peu de temps après, Gustave Blériot, ayant subi ses examens, revenait chez son père. Il était bachelier ès-lettres.

M. Blériot se gonfla. À la façon dont il portait la tête, on devinait les bouffées d'orgueil qui montaient à son front.

— Voilà un fils qui me fait honneur, pensait-il ; il sera certainement quelque chose un jour, et on parlera des Blériot dans le département.

Il le voyait déjà conseiller général, préfet, député, ministre...

On était au mois d'août. Un soir, M. Blériot vint s'asseoir devant sa maison pour prendre le frais. En face de lui, sur une des branches du noyer, il aperçut une hirondelle qui le regardait tristement. Elle paraissait, en effet, bien malheureuse, la pauvre bête. Elle avait la tête baissée, les ailes pendantes, et son petit corps grelottait. Ses yeux noirs, fixés sur M. Blériot, brillaient comme des diamants. Ce n'était qu'un oiseau chétif et souffreteux ; n'importe, M. Blériot tressaillit et éprouva un malaise subit. Son trouble augmenta encore quand il crut entendre une voix qui disait près de lui :

« Les hirondelles portent bonheur ! »

Le lendemain et tous les jours, pendant une semaine, il revit l'hirondelle grelottant à la même place. À toutes les heures, malgré lui, poussé par une force mystérieuse, il venait constater la présence de l'oiseau sur la branche de l'arbre. C'était pour lui un reproche sans cesse renouvelé, une souffrance de tous les instants, car cette pauvre hirondelle si désolée pleurait la mort de sa chère compagne et de ses petites hirondelles tuées par M. Blériot.

Bientôt il eut des insomnies et des cauchemars effrayants.

Des hirondelles, qui lui paraissaient plus grandes que des aigles, s'approchaient de lui et le frappaient à grands coups de leurs becs pointus. Puis, en volant autour de lui, elles poussaient des plaintes et des cris qui déchiraient ses oreilles. M. Blériot se réveillait en sursaut, couvert d'une sueur glacée. Les hirondelles monstrueuses disparaissaient, mais il en restait toujours une devant ses yeux, celle qui grelottait sur la branche du noyer.

À la fin, ne pouvant plus supporter tant de tourments, il pensa qu'il se délivrerait de ses horribles visions en tuant l'hirondelle.

Il prit son fusil, et plein d'irritation, il sortit de sa maison. Il mit l'hirondelle en joue et lâcha la détente. Le coup ne partit pas. Trois fois de suite il recommença. La capsule seule éclatait, et l'oiseau immobile continuait à le regarder. Il comprit que la poudre se trouvait trop éloignée de la capsule et qu'elle ne pouvait être atteinte par le feu ; alors il en prit une pincée et remplit la lumière du fusil, puis il remit une capsule choisie avec soin.

À ce moment, Gustave Blériot revenait d'une promenade qu'il avait faite en compagnie de sa mère.

Par un faux mouvement de M. Blériot, le chien s'abattit sur la capsule, une forte détonation se fit entendre et Gustave tomba baigné dans son sang. Le pauvre jeune homme avait reçu, à bout portant, toute la charge en pleine poitrine. Il rendit le dernier soupir entre les bras de sa mère.

Effrayée par le coup de feu, l'hirondelle avait fui à tire-d'ailes.

M. Blériot était frappé dans ce qu'il avait de plus cher au monde : son orgueil. Sous ce coup terrible, il se sentit écrasé. Après lui, qu'allait devenir cette fortune dont il était si fier ? Des collatéraux, qui le détestaient et qu'il méprisait, viendraient un jour, avides, cupides et railleurs, s'en disputer les parcelles. Oh ! il était bien puni de son égoïsme !

— Le jour où tu as tué les hirondelles, tu as appelé le malheur sur notre maison, lui dit sa femme. Les hirondelles portent bonheur !

Un feu sombre s'alluma dans ses yeux, mais ce ne fut qu'un éclair. Il resta silencieux et courba la tête.

« Les hirondelles portent bonheur ! »

Depuis quelque temps, ces paroles résonnaient sans cesse à ses oreilles.

Il y a toujours un moment où chez l'homme le plus froid et le plus sceptique la conscience se réveille.

À partir du jour où il enferma dans la tombe avec son fils son espoir et tous ses rêves, on ne le vit presque plus. Des rides profondes se creusèrent sur ses joues et son front ; ses cheveux blanchirent et sa taille se courba sous la pesanteur d'un fardeau invisible. Il n'avait jamais beaucoup parlé, il se renferma dans un mutisme absolu.

Pourquoi était-il ainsi? Pourquoi Mme Blériot avait-elle l'air de cacher son mari? On le sut un jour.

Voici comment la chose se découvrit :

Un fermier, ayant un compte de fermage à régler, se présenta chez M. Blériot en l'absence de sa femme. Il plaça devant son maître le papier sur lequel il avait fait ses additions, et le pria de les examiner.

M. Blériot le regarda en riant d'une façon étrange. Puis, prenant une plume, il écrivit en grosses lettres sur le papier :

« Les hirondelles portent bonheur ! »

M. Blériot était fou!

Emile RICHEBOURG.

## REVUE DES MAGASINS

Les ateliers de Mme DALTROPHE-VORMUS sont dans une activité croissante depuis quelques jours; voici Pâques et le Printemps: les femmes veulent à tout prix de nouveaux costumes. Et puis il faut avoir tant de modèles (robes ou confections, vêtements supplémentaires, etc.) à montrer aux acheteurs qui encombrant Paris en ce moment et assiègent les diverses maisons de couture! Mais Mme Daltrophe-Vormus tient tête à l'orage, et reste maîtresse de la situation.

Tout ce que l'on voit chez elle ou qui sort de sa maison est empreint de ce caractère original et vraiment parisien que l'on apprécie tant et que l'on recherche toujours chez une couturière. Ces qualités lui assurent un succès et une vogue bien mérités.

Parmi les nouveaux modèles que Mme Daltrophe-Vormus nous a montrés, nous citerons un costume très élégant, en faille et madras, d'un genre très particulier: le jupon en faille; la tunique cuirasse, ainsi que le vêtement additionnel, en madras assorti à la faille. Rien de plus coquet.

Nous avons vu aussi des toilettes simples, d'une coupe irréprochable, présentant une grande sobriété d'ornements, très favorable aux sorties à pied et convenant par là à la généralité des femmes. A côté de cela nous avons admiré de jolies toilettes habillées; une entre autres, en faille bleu acier, avec tablier formé d'une pluie de perles bleutées, nous a paru tout à fait ravissante.

Mme Daltrophe-Vormus possède au suprême degré le tact dans l'art de la toilette; elle a presque toujours plus de goût que ses clientes et leur impose ses idées lorsqu'elle le juge nécessaire. Nous connaissons une dame à qui elle a positivement refusé de faire un costume qui ne lui aurait pas été avantageux; la dame se rendit et s'en trouva fort bien.

Mme Daltrophe-Vormus habilite avec le même goût la femme âgée et l'enfant, — deux âges si difficiles à servir, pour lesquels il ne faut faire ni trop ni trop peu!

— Les femmes dont la peau délicate s'altère au moindre contact de l'air, et qui ne peuvent supporter ni l'âpreté des fortes brises, ni l'humidité des temps brumeux, se trouveront fort satisfaites de l'usage bien appliqué du *Rowland's Kalydor*. Ce produit d'Outre-Manche se recommande de lui-même par les qualités qui lui sont propres; quand on en a essayé, on en veut toujours, mais il faut d'abord le connaître.

Sa composition est surtout formée d'éléments tirés du règne végétal, ce qui lui assure des propriétés rafraîchissantes et vraiment hygiéniques. La peau qui en bénéficie perd toutes les rougeurs, boutons, dartres, taches de rousseur qui la déparaient, et prend en outre une apparence éclatante de bonne santé. En résumé, le *Rowland's Kalydor* procure la fraîcheur et la beauté du teint.

Ce précieux cosmétique est vendu dans toute l'Europe et en France par tous les parfumeurs et coiffeurs. A Paris, la vente en gros a lieu chez Lamar, rue Saint-Denis, 151; — le détail chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 23; Hogg, rue Castiglione, 2; Swann, rue de la Paix, 5, et Woodcock and sons, rue Meyerbeer, 3.

— Transportons-nous par la pensée rue Auber, 2, dans les salons de Mmes DE VERTUS sœurs, la maison la plus élégante de Paris et la mieux organisée pour ce qui regarde la toilette intime de la femme: le corset, le jupon, la tournure.

En nommant la *Ceinture Régente*, dont le mérite est suffisamment prouvé et la réputation universelle, nous aurons tout dit. En effet, toutes les femmes connaissent par expérience, ou tout au moins pour en avoir souvent entendu parler, ce charmant corset qui sait maintenir le corps dans les justes limites de l'élégance, sans nuire en aucune façon à son développement.

Les jupons qui sortent de la maison de Mmes de Vertus sœurs se ressentent de leur provenance: rien n'est plus soigné comme lingerie ni plus élégant. On nous a montré certains nœuds richement garnis de velants, de

dentelles et de broderies, offrant des dispositions nouvelles, des formes inédites et qui sont la propriété exclusive de la maison.

Les tournures sont faites avec une grande intelligence de la mode; plates du haut et fuyantes vers le bas, elles offrent une résistance élastique sans être dure, bien comprise et suffisante en un mot pour rejeter au loin l'ampleur du jupon, en faisant valoir les grâces majestueuses de la traine. La *tournure Souveraine* réunit toutes les conditions désirables: elle obtient les préférences de la femme élégante qui ne voudrait pas plus s'en passer que de la gentille *ceinture Régente*.

## SPÉCIALITÉS

L'air et le soleil sont les ennemis naturels de la peau, qui s'écaille au contact de l'un, se racornit aux ardeurs de l'autre. Pour éviter ces inconvénients, il suffit de quelques précautions: s'enduire d'un corps gras le visage et toutes les parties qui subissent l'impression fâcheuse. L'huile n'étant pas d'un usage agréable, on l'a déguisée sous l'apparence d'une crème froide dont l'efficacité est incontestable lorsqu'elle est faite dans les conditions voulues.

La *crème Simon* se recommande, à ce point de vue, d'une façon toute particulière, car elle répond tout à fait au programme en question. Sa composition, faite avec un soin extrême, est d'une exquise délicatesse; elle constitue un puissant onctueux, qui calme les irritations de la peau et l'entretient dans un état de beauté parfaite. Sous son influence, la peau reprend une fermeté et une élasticité fort agréables.

La *poudre Figaro* est le complément indispensable de la *crème Simon*; on s'en sert immédiatement après celle-ci, et la réunion de ces deux excellents produits prévient l'effet dangereux de l'air, arrête le progrès de la ride fatale et communique en même temps à la peau la fraîcheur de l'extrême jeunesse.

On se procure l'un et l'autre à Lyon: chez M. Simon, rue de Lyon, 83; — à Paris: chez M. Gérin, rue Beautreillis, 83, et à la *Tour de Nesle*, boulevard des Italiens.

M. D'A.

Nous croyons devoir répondre à une question qui nous a été adressée et qui a son importance:

— En quoi consiste un costume d'amazone, et quelle est la mode actuelle?

Le costume complet comporte un pantalon d'homme, long, par conséquent, et à sous-pieds; ce dernier point est à retenir. Une jupe taillée en biais, sans une fronce, et longue; pas trop longue cependant: cinquante centimètres environ de traine tout autour, à partir du talon de botte. Un corsage très ajusté, rembourré de erin et matelassé comme les habits militaires, avec de toutes petites basques plates et des manches collantes. Le costume complet doit absolument être fait par un tailleur; il y en a qui ont la spécialité de ce travail. L'étoffe est en drap pour l'hiver, en tissu plus léger pour l'été, quoique forte et croisée comme du sergé. La couleur sera gros bleu violacé ou vert bouteille, selon le teint de la personne.

Comme coiffure, on continue de porter de préférence le chapeau de soie noir, le plus masculin de tous les chapeaux d'homme! Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le linge de toile, les gants de peau et la bottine en chevreau doivent être d'une élégance sévère et irréprochable. Enfin, neu dernière recommandation, qu'on ne devrait pas avoir besoin de faire: c'est qu'il ne faut pas mettre de tournure sous l'amazone, ainsi que certaines femmes le font... pour la plus grande hilarité du public!.

M. D'A.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de toiles et Batistes pour costumes**, s'adresser à la Maison FÉNELON CAPLIEZ de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.